

—Prenez garde. Ne soyez pas trop cruel. Je puis vous faire repentir de vos paroles....

Gérard eut un sourire froid.

—Vous ne m'intimidez pas. Vous êtes un misérable et un assassin.... Moi, je suis un honnête homme, qu'avons-nous de commun ensemble, je vous le demande ?

—Vous voulez le savoir ?... Il y a entre nous un lien plus étroit que vous ne le pensez.... Et quand vous le connaîtrez, ce lien, vous regretterez la démarche imprudente que vous avez faite auprès du juge.... Heureusement il n'est pas trop tard.

—Je ne vous comprends pas.... Qu'entendez-vous dire ?

—Écoutez-moi, M. Gérard.... vous êtes un enfant naturel.

—Que vous importe !

—Vous n'avez jamais connu votre père.

—Qu'en savez-vous et de quoi vous mêlez-vous ?

—Il n'est pas possible que vous n'avez pas souffert de ne point connaître le secret de votre naissance. Je puis vous donner là-dessus tous les renseignements qui vous manquent.

—Vous ?

—Moi.

—Et ces renseignements, de qui vous viennent-ils ? Comment les connaissez-vous ?

—Vous allez le savoir. Votre mère est d'une vieille famille de la Brenne. Elle est fille du comte de Montescourt. Elle aimait, je crois qu'elle avait dix-huit ans à cette époque, un jeune homme, gentilhomme lui aussi, dont M. de Montescourt ne voulait point entendre parler. Inimitié de famille, peut-être, aversion instinctive, plutôt. Il se refusait au mariage. Or, je vous l'ai dit : les deux jeunes gens s'aimaient.... Vous m'écoutez ?

Au comble de l'émotion, Gérard ne perdait pas une parole.

Il ignorait tout du secret de sa naissance. Mais ce secret, comment était-il au pouvoir de ce misérable ?

Et où voulait-il en venir ? Pourquoi avait-il attendu ce moment pour le lui révéler ?

Il dit d'une voix basse :

—Oui, je vous écoute.... parlez ! parlez !

—Je suis heureux de voir que je vous intéresse. Les jeunes gens s'aimèrent malgré M. de Montescourt et vous êtes, vous, docteur Gérard, l'enfant de leur amour.

Gérard se taisait. Puisqu'il était enfant naturel, il devait bien y avoir une histoire pareille dans la vie de sa mère. Mais son honnêteté se révoltait d'entendre cet homme lui parler ainsi de la femme qu'il avait, en dépit de tout, constamment adorée et respectée.

Daguerre disait, les yeux fixés sur le pauvre garçon :

—Vous ne me demandez pas de continuer !... Vous ne desirez pas en savoir davantage !... Vraiment, vous n'êtes point curieux !

—Qui me prouve que tout cela n'est pas un tissu de mensonges ?

—Oh ! oh ! En rentrant chez vous, vous interrogerez votre mère....

—Certes !

—A la bonne heure ! Donc je puis continuer !

—Je vous écoute.

—M. de Montescourt, lorsqu'il connut la faute de sa fille, consentit enfin au mariage.... mais le jeune homme s'était lassé d'attendre, il s'était découragé.... des obstacles imprévus s'élevèrent qui empêchèrent le mariage.... Marceline de Montescourt resta fille et fut obligée de cacher sa faute.

Gérard dit d'une voix profonde :

—Il n'y a pas d'obstacles capables d'empêcher un homme de rendre l'honneur à une jeune fille qui s'est abandonnée, à lui, à moins que cet homme ne soit un misérable et n'ait spéculé sur la faiblesse, l'ignorance et l'amour.

Et après un long silence :

—Ainsi, cet homme est mon père !

Oui.

—Eh bien, où voulez-vous en venir avec cette histoire ? Que vient-elle faire ici ? Change-t-elle quelque chose à ce qui existe, à savoir que vous êtes un assassin et un voleur ?

—Non. Je ne pense pas que cette histoire puisse modifier en rien votre impression. Elle modifiera seulement vos dispositions à mon égard. Du moins, je le crois.... je l'espère.... j'en suis sûr !

—Je ne comprends pas.

—J'attends que vous me fassiez une question à laquelle je suis prêt à répondre.

—Le nom de cet homme.... le nom de mon père.... vous le connaissez ?

—Certes. Je ne vous eusse point, sans cela, raconté cette histoire.

—Quel est-il ?

—Vous ne le devinez pas ?

—Non. Comment le pourrais-je ?

—Votre père.... c'est moi !

—Vous ! vous ! dit-il, reculant avec un cri d'épouvante, d'horreur, vous, mon père ?... vous aimé de ma mère ?... Imposteur ! misérable !—(Voir gravure, page 71.)

—C'est moi. Je vous l'ai dit.... Le moyen de contrôle est facile. Interrogez Marceline Langon.

Gérard tomba dans un fauteuil. Il cacha sa tête dans ses mains. Il ne pleurait pas, mais il avait honte de ce qu'il venait d'entendre.

Lui, Gérard, l'honnête garçon, avait pour père cet infâme ! Était-ce possible ? Comment cet être sans honneur avait-il donné le jour à ce loyal et honnête homme ?... Comment tant de grandeur d'âme, de générosité de caractère et de noblesse de pensée pouvaient-elles être filles de tant de bassesses !

Et il répétait avec rage :

—Vous, mon père ? Allons donc !... Est-ce possible ?... Est-ce possible ?...

Puis, après le dégoût que cela lui inspirait, d'être le fils d'un tel homme, la pensée lui vint que ce meurtrier avait pu être aimé de sa mère !...

Il eut un geste de fou, comme pour repousser cette idée.

—Non, non, non ! dit-il.... Ce n'est pas vrai.... Ma mère n'a pas aimé ce monstre.... Ma mère a été trompée.... peut-être.... mais il y avait là de l'imprudence, de l'ignorance et point d'amour.

—Va, disait-il, va maintenant trouver le juge d'instruction, et dis-lui ce que tu sais sur moi.... Si tu parles, je parlerai, moi aussi, et tout le monde apprendra que si Daguerre, le meurtrier de Valognes, a été trahi et livré, c'est par son fils.... S'il a été condamné au bagne, ou s'il est monté sur l'échafaud.... c'est grâce à son fils.

—Ah ! malheur ! malheur sur moi ! disait Gérard.... Un tel père !... Mon Dieu ! un tel père ! ! ! !

Tout à coup, il se lève, si faible qu'il se tient au mur.

—Je vais interroger ma mère, dit-il d'une voix sourde, car vraiment je doute, oui, je doute toujours.

—Va donc. Je t'attends, car tu reviendras peut-être, mais écoute ce conseil, avant de partir. M. Laugier te fera suivre, il faut s'y attendre, puisque tu as éveillé chez lui des soupçons. Prends donc bien garde, en venant ici, de me trahir.... Te voilà prévenu, si quelque imprudence arrive par ta faute, je saurai que tu y auras mis de la bonne volonté et que l'imprudence aura été préméditée. Maintenant, va, et parle à ta mère de Jean Daguerre de Morienval.

Il sortit, courant, trébuchant, traversa le jardin comme un fou et ne s'arrêta, ne reprit un peu de sang-froid que lorsqu'il parvint à la rive de l'Oise. C'est à ce moment que Pinson l'aperçut. Et l'agent n'avait pas été sans remarquer l'étrange émotion du docteur.

Marceline Langon faisait des courses dans Creil avec sa fille.

Gérard attendit qu'elle rentrât.

Lorsque le bruit de la grille résonna dans le silence, il tressaillit et son cœur battit douloureusement.

Il entendit sa mère qui montait.

—Que vais-je lui dire ? Comment lui apprendre que je sais tout ?

Il lui semblait que forcer sa mère à lui révéler le secret de sa vie, à mettre à nu son cœur, la forcer à rougir devant son fils, c'était presque une profanation.

Marceline entra dans le salon où il se trouvait.

Modeste l'accompagnait.

La jeune fille était souffrante. La mort de Valognes l'avait atteinte presque aussi douloureusement que Robert. Elle n'avait pas revu son ami, mais Robert lui avait écrit ce seul mot pour la prier d'attendre.

—Je pleure en pensant à lui, mais je vous aime !

Et elle attendait, patiente, que Robert vint chercher d'elle de la consolation à son deuil.

Marceline comprit tout de suite, à la figure bouleversée de son fils, qu'il s'était passé quelque chose de grave.

—Mère, je voudrais avoir un moment d'entretien avec vous ?

—Seule ?

—Oui.

—Que peux-tu me dire que Modeste ne puisse entendre ?

—Je vous prie.

—C'est bien.

Et s'adressant à Modeste :

—Va, mon enfant, puisque ton frère a des secrets pour toi, va m'attendre dans ta chambre.

Modeste embrassa Gérard avec tendresse.

—Vilain ! dit-elle.

Et elle sortit.

Restés seuls, Marceline s'approcha vivement de son fils.

—Tu sembles souffrir beaucoup, mon enfant, qu'as-tu donc ?

Il ne répondit pas. Son cœur était serré. Il étouffait.

—Voyons, parle.... est-ce si difficile ? Que se passe-t-il encore ?... Est-ce que tu aurais appris sur M. Beaufort quelque chose qui a atteint et détruit ta confiance ?... Ne le crois pas, mon fils.... Ne crois que ce qui tendrait à prouver son innocence. Cela seul est vrai.

—Ce n'est pas cela, dit-il.

—Alors, quoi donc, mon Gérard ?

Tout à coup, il éclate en sanglots bruyants, pressés, convulsifs.

Sa mère inquiète le presse sur son cœur ; elle lui couvre le front de baisers, elle le caresse doucement de la main, essuyant les larmes du jeune homme qui coulent brûlantes, incessantes.

—Enfin, qu'as-tu ? Parle. Ta mère te consolera.

—Voici, murmure-t-il, ce que j'ai à vous dire.... Je soigne en ce moment M. Jean Daguerre de Morienval.... l'ancien associé de M. Beaufort.

—Il est malade ?

—Oui.

—Eh bien ?

—M. Daguerre m'a.... tout dit....

Gérard avait bien deviné tout à l'heure.

Sa mère reçoit le coup en plein cœur. Elle devient d'une pâleur mortelle effrayante. Ses yeux se retournent. Ses lèvres se décolorent. Elle s'abat sur le plancher, raide, ne disant que ces deux mots :

—Mon Dieu ! Mon Dieu !

Gérard eut un moment d'affreuse angoisse.

—Je l'ai tuée ! se dit-il.